

# Lacan Quotidien



n° 731 – Vendredi 30 juin 2017 – 23 h 18 [GMT + 2] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)

---

## Sommaire

**LACAN CESSE D'ÊTRE DISCRET**  
par Jacques-Alain Miller

**Qui a le droit de parole ?**  
par Noa Farchi

## POESIE ET POLITIQUE

Nathalie Georges-Lambrichs, **Guennadi Gor, poète russe**

## AGGIORNAMENTO DES ECOLES

Enric Berenguer, *Aggiornamento à l'ELP*

## Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



**Zadig y los politicos**  
por Jacques-Alain Miller

**AGGIORNAMENTO DE LAS ESCUELAS**  
Enric Berenguer, *Aggiornamento en la ELP*

---

# LACAN CESSE D'ETRE DISCRET

par Jacques-Alain Miller

*En hommage à Jacques Lacan à l'occasion de son centenaire, France-Culture, la radiodiffusion culturelle française, diffuse le 2 avril 2001 le « Petit discours à l'ORTF », texte enregistré par Lacan pour la radio en décembre 1966. La présentation suivante a été rédigée pour précéder la diffusion.*

Ce que nous allons entendre dans un moment, c'est la lecture par Lacan d'un écrit de Lacan. On sait que lire Lacan n'est pas facile. Écouter Lacan lire Lacan ne l'est pas davantage. Donc, il faut s'y préparer, se mettre dans l'attitude qui convient, qui est une attitude d'attention, d'acuité de l'écoute. Il ne faut pas rêvasser.

\*

Il y a d'abord la voix de Lacan, une voix travaillée, affectée, qui est même pour commencer une voix de fausset.

Il y a le texte, très écrit, d'un seul tenant, avec une argumentation serrée, avec des articulations soulignées par des cadences.

Disons que la voix est tendue comme un arc, le texte file comme une flèche. Et cette voix et ce texte prennent pour cible un auditeur bien particulier, rare : quelqu'un qui ne serait pas distrait, qui ne voudrait pas en perdre une miette.

\*

Qui parle ? Le plus simple est de dire que c'est un révolutionnaire.

C'est quelqu'un qui depuis quinze ans a changé le vocabulaire de la psychanalyse, qui en a déplacé les fondements et qui en a bouleversé la pratique habituelle.

Et il parle de la psychanalyse comme jamais on n'en a parlé. Il fracasse des idoles, il démonte les idéaux dont on l'a affublée : l'idéal de la maturité, l'idéal de l'harmonie, l'idéal de la bonne mesure à garder, l'idéal de la sagesse.

Lacan, lui, parle de « subversion du sujet ». L'expression veut dire que depuis Freud le sujet n'est pas maître chez lui, qu'il est dépossédé de son bien le plus précieux, de son identité, de sa conscience de soi. Mais évidemment, en 1966, le mot « subversion » a d'autres échos aussi, qui retentissent dans la jeunesse étudiante.

\*

Je peux vous dire comment je voyais Lacan en 1966. Je le voyais comme un David aux prises avec le Goliath de l'*establishment* psychanalytique, comme un Hercule nettoyant les écuries d'Augias. Et c'était aussi Jésus chassant les marchands du Temple. C'était celui qui annonçait une révolution dans la psychanalyse, mais conduite au nom de Freud, d'un « retour à Freud ».

\*

Nous allons l'entendre à un moment tournant de sa vie : celui où il a cessé d'être discret.

Jusqu'alors, il ne s'était presque jamais adressé au public. Il se réservait à sa pratique clinique, à la formation des psychanalystes. Là, le recueil de ses *Écrits* vient juste de paraître, et il sollicite instamment l'attention du public.

1966, c'est aussi l'année où le structuralisme émerge dans les médias et devient à la mode. Les noms de Barthes et de Foucault sont alors associés à ceux de Lévi-Strauss et de Lacan. C'est l'heure aussi d'un pamphlet anti-structuraliste, *La cabale des dévots*, que mentionne le texte de Lacan.

\*

Que dit Lacan ? Il dit des choses très précises :

- que l'homme naît immergé dans un bain de langage ;
- qu'il est d'emblée traumatisé par tout ce qui s'est dit de lui, autour de lui ;
- que l'inconscient n'est pas une donnée de nature, mais le résultat de ce traumatisme proprement linguistique ;
- que ce traumatisme détraque l'animal en l'homme ;
- qu'il fait de lui un sujet, un être de désir et de symptôme ;
- un être qui peut bien aspirer à la mesure, mais qui est voué à l'excès et au manque ;
- un être dont le corps lui-même est affecté par le langage, ce corps dont la forme le fascine, mais qu'il se représente morcelé, découpé, cisaillé ;
- un être dont la jouissance n'est jamais en harmonie avec son corps, ni avec le corps de l'autre, ni avec le désir.

\*

Cet être traumatisé n'est pas susceptible d'une normalisation. On ne peut le rendre conforme qu'au détriment de sa vérité, et la vérité revient sous la forme de symptômes.

Lacan n'a que moqueries pour ceux qui conçoivent la psychanalyse comme une entreprise de normalisation. C'est pour lui une entreprise de révélation et de réalisation de la singularité de chacun. C'est une expérience de parole, qui fait table rase des préjugés, qui n'opère qu'à la condition que les deux partenaires acceptent de se laisser surprendre. Si bien que pour Lacan aucune séance analytique n'a de durée prédéterminée.

\*

Je crois que l'on peut encore ressentir aujourd'hui la fraîcheur que Lacan redonne à la psychanalyse, quand il explique par exemple que « les rêves se traduisent comme une version au collège, grâce à un dictionnaire que chacun a dans sa tête ».

Faites attention qu'il ne dit pas que ce dictionnaire est l'inconscient. Et il ne dit pas que ce dictionnaire est un livre où tout serait déjà là, déjà écrit. Le dictionnaire des rêves, c'est l'association libre, c'est-à-dire le discours, le bla-bla éperdu, apparemment hasardeux, peu cohérent et pas forcément inspiré auquel le patient est invité à s'adonner. Il s'agit alors pour l'analyste de repérer un réseau où se répètent, se croisent les phrases, les mots, et même les sons.

\*

Il y a la fraîcheur, il y a aussi la violence.

Que la parole soit au centre de la psychanalyse, c'est maintenant une évidence admise, mais c'était alors une évidence méconnue, parce qu'on voyait dans le langage un simple moyen d'expression, on négligeait sa puissance matérielle. On peut même dire que la diction exagérée de Lacan est faite pour rendre sensible la densité, la matérialité de la parole.

Quand on veut rendre manifeste une évidence méconnue, on ne peut pas faire autrement que s'en prendre à tout ce qui l'a fait méconnaître. C'est pourquoi Lacan multiplie les sarcasmes : il tape sur la religion, sur l'évolutionnisme, sur l'existentialisme, et surtout sur les psychanalystes qui ne le suivent pas. C'est un texte de combat. C'est, si je puis dire, « la psychanalyse au marteau ».

\*

Ce qui échappe à ce jeu de massacre, c'est la science, la référence à la science.

D'un côté, ce que Freud a découvert oblige, suivant Lacan, à réviser toutes les catégories de la pensée commune. Il y a l'inconscient, il y a en l'homme un Autre qui opère et qui pense à son insu, qui tient un discours, qui dirige sa conduite. Si c'est vrai, alors il faut redéfinir ce qu'est la pensée, ce qu'est la conscience, ce qu'est l'homme lui-même. Donc, il annonce un chambardement général des catégories de la pensée.

Mais, d'un autre côté, Lacan n'installe pas la psychanalyse dans un *no man's land*. Pour lui, la psychanalyse appartient pleinement à l'âge de la science : ce qu'elles ont de commun, c'est l'absence de préjugés initiaux, la table rase, la confiance faite à un fonctionnement automatique, à l'aveugle, à l'inscription pure et simple des mots, des chiffres, des traces, bref à l'enregistrement des signifiants purs dans leur matérialité.

C'est ainsi que Lacan a le culot de revendiquer pour l'expérience analytique une objectivité qui n'est pas indigne de l'expérience scientifique. Et c'est pourquoi il dira à son séminaire, que le sujet de la psychanalyse, c'est le sujet de la science.

\*

Il y a un dernier point que je voudrais souligner : c'est le réalisme de Lacan, un réalisme décapant.

On croit qu'il est abstrait parce qu'il y a sa rhétorique, le raffinement du style, les allusions multiples, les références à tous les domaines de la culture.

Mais pas du tout. Ce qu'il dit n'est pas du tout abstrait, ni idéaliste, ni oraculaire. Et on le voit bien quand il parle de la sexualité, des relations sexuelles. Lacan balaie tous les mythes, les superstitions, les utopies, qui voilent les faits.

Le fait biologique que le spermatozoïde et l'ovule sont complémentaires, sont faits l'un pour l'autre, n'implique nullement que l'homme et la femme le soient. Il n'y a pas d'harmonie préétablie entre les sexes. Le fait est que, entre les sexes, ça ne va pas. La sexualité est toujours un fait discordant chez l'animal parlant.

Au fond, tout le monde le sait, mais il a fallu la psychanalyse, et il a fallu Lacan, pour le formuler en clair, et pour tenter au moins d'en rendre compte de façon rationnelle.

*France-Culture, Les chemins de la connaissance, « À l'écoute de Jacques Lacan », 2 avril 2001, rediffusion 25 juin 2017. Texte publié avec l'autorisation de l'auteur.*

[Ecouter](#)

---



## Qui a le droit de parole ?

par Noa Farchi

Israël. 24 mai : Une pièce de théâtre, « Les prisonniers de l'occupation », est censurée du festival d'Akko. Le directeur artistique démissionne, huit producteurs rejoignent la protestation. 9 juin : Le ministre de l'Éducation publie un « code éthique », écrit par le philosophe Asa Kasher, qui sera soumis à l'accord de l'Autorité de l'éducation supérieure. Le code stipule que toute opinion politique serait interdite dans l'enseignement universitaire. Une vague de critiques s'ensuit, émanant des politiciens et des universitaires. 22 juin : Le porte-parole de l'organisation « Rompre le silence » est interrogé sur ordre de la ministre de la Justice, suite à son témoignage public de sa participation à une interpellation violente pendant son service militaire dans les territoires occupés, acte qu'il a dénoncé comme une agression (1). Un appel à la ministre s'est propagé dans les réseaux sociaux : *Interroge-moi aussi !*

Comment peut-on entendre ces événements, qui marquent une menace progressive de la liberté d'expression en Israël, et l'objection spontanée qui s'ensuit. Peut-être, pour approcher prudemment, par un pas de côté vers la composition de la société israélienne et le changement de discours qu'elle a subi. Car il s'agit d'une société animée par des tensions, parfois sanglantes, des duels, des pôles extrêmes : les juifs d'origine européenne et les juifs d'origine orientale ; le juif de la diaspora et le juif d'Israël ; le « je suis d'abord israélien » et le « je suis d'abord juif » ; à ceux qui, en hébreu, « descendent » d'Israël (émigration) et à ceux qui « montent » vers Israël (immigration) ; le religieux et le profane ; l'Israélien juif et le Palestinien. Ces binômes signifiants touchent principalement le spectre de la religiosité et de la nationalité, il y en a encore beaucoup d'autres. Toutes ces tensions s'articulent et créent un tissu de vie complexe et riche. Mais enfin, qui a le droit de parole ?

Cette hétérogénéité ne tient pas seulement aux circonstances historiques. Même si elle est féconde, ce n'est pas un profit mercantile (selon le modèle américain) qui fait qu'elle est tolérée. Cette hétérogénéité des identifications, les hommes et les femmes en Israël la défendent avec leur corps. Mon hypothèse est la suivante : si elle est maintenue comme telle, défendue comme telle, c'est en lien avec un principe fondamental de la pensée juive – la *nécessité* de multiples lectures du texte.

Prenons comme exemple, la « Hagada », qui est le récit de la Pâque juive. Le soir de la fête nous lisons à haute voix cette histoire : la sortie de l'esclavage vers la liberté. Le message est : « En chaque génération, un homme est tenu de se montrer comme s'il avait lui-même, quitté maintenant l'assujettissement de l'Égypte. » Pour autant, les grandes lignes de cette histoire sont étayées et augmentées tout du long par les multiples interprétations du texte biblique, qui tissent une véritable conversation. Pourquoi quarante ans dans le désert ? Tel rabbin dit une chose, tel rabbin dit une autre chose, et ainsi de suite. Même s'il est toujours question de s'identifier avec le survivant, le juif exerce toujours une liberté : celle de l'interprétation, en conversation. Il y a Un dieu, et puis il y a maintes lectures du texte.

Derrière une interprétation, il y a un sujet. Dans son dire, le sujet est seul. C'est ainsi, que je lis Gershom Scholem, dans son écrit politique *Adieu* de 1918 : « La communauté veut la solitude : non pas la possibilité de vouloir tous ensemble la même chose, mais seule la solitude commune fonde la communauté » (2). Je défends l'hypothèse d'une continuité : l'hétérogénéité en Israël évoque ce qui a été soutenu et toléré pendant des siècles dans l'histoire juive, ce que Scholem nomme « la solitude commune ».

Cette solitude, dont parle Scholem est très différente de celle que l'on vit quand le droit de parole est limité, quand nos différences politiques ne trouvent plus l'espace de la parole, quand la lecture différentielle est interdite.

Depuis plus d'un siècle, l'axe de la terreur, qui pivote autour du couple agresseur/victime occupe une place considérable en Israël. Sur cette base, un changement de discours a eu lieu. On peut le dater de 1967, avec l'occupation, ou de 1995, avec l'assassinat d'Itzhak Rabin, ou encore de 2014, lors de la dernière guerre de Gaza. Comme la progression sur la bande de Moebius, on ne peut pas préciser à quel moment le renversement a eu lieu, mais d'un coup, on se retrouve de l'autre côté de la chose. Du lien social basé sur la nécessité de l'interprétation, on se trouve par un renversement moebien dans une violence que toute lecture suscite à l'intérieur même de la société israélienne. Du nécessaire à l'impossible.

Il est très difficile de saisir par quel biais la psychanalyse peut introduire son acte dans la politique en Israël. Peut-être par la mise en évidence du lien intime entre sa pratique et celle de l'interprétation dont j'ai parlé plus haut, pas tant dans le registre du nécessaire que dans celui de la contingence, ce qui peut ouvrir à la rencontre.

1 : La suite judiciaire évoquée par la ministre serait une inculpation pour diffamation de l'Armée ou pour implication dans des violences.

2 : Gershom Scholem, « Adieu. Lettre ouverte à Siegfried Bernfeld et contre les lecteurs de la revue *Jerubaal* », *Le prix d'Israël. Écrits politiques 1917-1974*, Eclat, Paris-Tel Aviv, 2017. p. 46.



# POESIE ET POLITIQUE



## Guennadi Gor, poète russe

par Nathalie Georges-Lambrichs

En écho au texte de Lautréamont (1) dont Jacques-Alain Miller fit pré-texte et argument pour celle des trois séquences de son Séminaire du 24 juin dernier à Paris intitulée « Poésie et Politique », j'ai présenté l'unique recueil, encore peu connu, de Guennadi Gor intitulé *Blocus* (2) des poèmes écrits en 1942 (quelques-uns datent de 1944) pendant le siège de Leningrad, le plus long siège de l'histoire moderne et contemporaine – plus de 900 jours.

Lisant ces textes poétiques en traduction, nous resterons, certes, sur notre faim (3), mais la traduction n'est-elle pas le lieu, et le lien, aujourd'hui caractéristiques de « l'œuvre continuée de Babel », accentuant la « fonction d'interprète dans la discorde des langages », décidément prise dans notre actualité où les frontières contestées par l'internationalisme au XX<sup>e</sup> siècle sont renforcées aujourd'hui par un *global village* virtuel, compatible avec les pires replis identitaires ? Je voudrais soutenir cette « thèse », que notoriété d'un texte, pluralité des langues et traduction incontournable se nouent au sérieux de l'entreprise poétique, telle que l'adresse d'Ossip Mandelstam (4) à sa femme l'a immortalisée : « De quoi te plains-tu ? Il n'y a que chez nous qu'on respecte la poésie : on tue même pour elle. Ça n'existe nulle part ailleurs. » Ce « chez nous », le poète l'emporte avec lui comme son ombre, et chaque traduction relève le défi d'en dessiner les contours dans une langue toujours autre à elle-même.

Reste la fonction de la poésie. Dans ces poèmes de Leningrad, Gor a fait cristalliser l'impossible d'un témoignage. Henri Abril dans sa postface à *Blocus* revient sur la seconde mort qui frappa après la fin de la guerre les témoins du siège de Leningrad, les organes du Parti ayant décidé de réduire les assiégés au silence en les assassinant et en détruisant les documents qui pouvaient révéler ce qui devait rester caché et ignoré. Mensonge et Terreur, exécutions et déportations des dirigeants communistes qui avaient présidé aux destinées de Leningrad, l'ensevelissement des preuves dura jusqu'à la perestroïka. Tabou entre les tabous, le recours ultime contre la famine avait impacté, sous le nom de « cannibalisme », la pureté du régime nouveau. Alors, seule la poésie pourrait, le moment venu, témoigner pour le témoin... ce que G. Gor savait, qui garda soigneusement à l'abri des regards le précieux cahier de son recueil *Blocus*.

#### *Quelques détails biographiques à propos de Guennadi Gor*

Guennadi Gor est un bouriate – la Bouriatie, ancienne république soviétique, borde la rive sud du lac Baïkal, « mer sacrée » des Bouriates, proche de la Mongolie. Nés d'un brassage entre populations chamanistes indigènes et nomades mongols aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, les Bouriates développèrent une culture propre, teintée de chamanisme et de bouddhisme tibétain (Wiki). Au XVI<sup>e</sup> siècle les Bouriates choisirent l'empire russe contre les Mandchous. Il est attesté que le chamanisme y était encore bien vivant à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Au début du XXI<sup>e</sup> siècle la république de Bouriatie a été divisée en deux, et ses moitiés rattachées à des unités administratives voisines.

L'écriture des bouriates, restée basée sur l'alphabet mongol jusqu'en 1939 (écriture verticale) a été conquise par l'alphabet cyrillique, après un bref passage par l'alphabet latin. Alors les Bouriates sont devenus sédentaires. Ce « détail » reste isolé, et faute d'en connaître l'impact sur l'écriture de G. Gor, je l'indique pour dire la difficulté d'avoir une juste perspective de ce que nous appelons « La Russie », qui n'existe pas plus que La Femme en ce sens.

G. Gor naquit en 1907, en prison où il passa la première année de sa vie du fait des activités révolutionnaires de ses parents. Il bénéficia de l'éducation moderne d'un collègue, traversa la première guerre mondiale et âgé de seize ans, il se retrouva à Petrograd (5), alors capitale, avec Moscou, du formalisme russe, en 1923, où il fréquenta la « faculté de lettres et de culture matérielle » (*sic*). Marquant bientôt sa sympathie pour les « obérioutes », poètes d'Union soviétique d'inspiration futuriste, familiers du *zaum* ou *zaoum* (ou poésie « alogique ») – *zaoum* est un mot russe qui signifie « au-delà de l'esprit », « trans-mental », et vise donc le côté phonique du poème plus que le signifié, (dont la poésie de Gherassim Luca bien plus tard donne peut-être une idée) – avec Khlebnikov et quelques autres il critiqua le bolchevisme par une forme de dérision particulière : l'enfantillage comme mode de dénonciation de l'absurdité du système stalinien.

L'association des écrivains prolétaires russes (RAPP) dont il fut membre dès 1923 allait être remplacée par l'Union des écrivains fondée en 1932 et celle-ci, gardienne de l'orthodoxie, allait renvoyer Gor et ses amis à leur dissidence ou leur hérésie (6).





Quant à la langue, faute de pouvoir entendre comment Gor en fait résonner le cristal et parce que ce défaut ne nous empêche pas de le lire et d'en être saisis, je vous présente aujourd'hui l'hybride, la métamorphose, le monstre que sont ces poèmes du point de vue du fétichiste ordinaire de la langue française, traduits d'une langue source qui m'est complètement étrangère, le russe, en français donc. Si les langues sont « bouffonnes », toujours ratées en tant que nouvelles (7), au moins celle-ci ne prétend-elle à rien d'autre qu'à faire passer ce qui s'est écrit et conservé par un poète prisonnier des nazis au siège de Leningrad en 1942, au bord de l'inanition et persécuté par un parti orthodoxe avant et après cette épreuve absolue.

En exergue, je vous propose une phrase programmatique, qui éclaire la source à laquelle puise la poésie de Gor : « Je crois que la poésie perd son essence quand elle tente d'énoncer avec suffisance ce qu'en réalité elle ignore » (cité p. 219). Et, comme point de capiton, le simple fait que Gor, persécuté, déprimé, ne parvenant plus à écrire, a trouvé à la fin de sa vie un recours dans la science-fiction pour continuer son œuvre. Ce n'est pas sans nous rappeler ce que Lacan en dit, à savoir qu'elle « tourne autour du pot de l'inconscient collectif, dont une chose au monde seulement témoigne : chaque langue » (8).

### *Choix de poèmes*

Voici le premier poème :

*Quelle angoisse dans un cœur simple.  
Les oies mouraient dans le vent épais.  
Sans branches les buissons semblaient humbles.  
Les ponts indécents hors fleuve se suspendaient.  
Alors la mer s'est éteinte.  
Et je suis  
Resté dans l'univers  
Comme une huile sainte.*

Puis le deuxième, où surgissent Gogol, et Pouchkine, du moins leur nom, leur ombre, qui ne font que s'en venir, s'asseoir, s'en aller, jouer du pipeau :

*Gogol et Pouchkine  
Voilà que Gogol s'est assis.  
Voilà que Pouchkine s'en vient.  
Et un soleil d'enfant court en sautillant.  
Et la nounou s'est enlisée dans la neige.  
Voilà que Pouchkine s'en vient.  
Voilà que Gogol arrive.  
Et la nounou s'est changée en eau  
Qui s'écoule de la montagne.  
Les canards y nagent et plongent.  
Les oies volent, le cou tendu.  
Voilà que Gogol s'est assis.  
Voilà que Pouchkine s'en vient.  
Et la nounou s'est changée en cerf.  
Qui tantôt bondit hors de la forêt,  
Tantôt se met à fondre, comme un son.  
Et Gogol écoute  
Le matin et Pouchkine qui joue du pipeau.*

Ils s'éclipsent et reviennent : Gogol est seul, puis dans la compagnie de Pouchkine à nouveau. On rencontre aussi au détour d'un vers Edgar Poe et Cervantès, Goya, etc., voisinant avec Aaron, Tonia, Nina ou Rébecca, le vieillard, la mère, le corbeau, l'arbre. Une à une nommées, les choses se font visions arrachées à l'impossible dont il faut garder une trace un jour qui sait, lisible, si résurgence il y a du puits de la vérité – « puits » est le dernier mot du dernier poème.

Voici le poème de la page 39 :

*Ne me nourris pas de cèpes croqués.  
Ne m'embrasse pas de lèvres salées.  
Hélène je t'ai troquée contre laine.  
Hélène, de me noyer j'ai la flemme.*

Et celui de la page 101 :

*Lui aussi goûtait chair humaine  
Adolf au regard de brebis.  
L'épouse était là debout  
Dans l'eau et le froid,  
Regardant comment on mangeait son mari*

Cette discrète apocalypse éparpillée n'est pas sans évoquer celle qui a inspiré Lautréamont dans *Les Chants de Maldoror* : « l'ange convoque les oiseaux et leur dit : “Venez, rassemblez-vous pour le grand dîner de Dieu, pour manger chairs de rois et chairs d'hommes de guerre... » (9).

*Quelques jalons du travail à venir*

• André Markowicz : « Connaître par cœur *Eugène Onéguine* aura en partie permis à ma mère de survivre au siège de Leningrad en supportant la famine grâce au souvenir précis des descriptions de repas. Tout le monde avait en commun la poésie et Pouchkine », et il ajoute qu'avec son père il commença à parler le français, et parallèlement le russe, avec sa mère et le Pouchkine avec sa grand-mère. On ne peut qu'imparfaitement comprendre la portée, la lumière de cette poésie, ajoute-t-il : « la traduction, c'est un chemin vers ce qui ne peut plus être traduit ».

• Marina Tsvetaïeva, pour ce poème de 1913 :

*« Éparpillés dans des librairies, gris de poussière,  
Ni lus, ni cherchés, ni ouverts, ni vendus,  
Mes poèmes seront dégustés comme les vins les plus rares  
Quand ils seront vieux. » (10)*

• Anna Akhmatova (1888-1966) dont le mari, poète acméiste, fut fusillé en 1921, fut évacuée de Leningrad en 1941. Elle fut réduite au silence pendant tout le stalinisme, survécut à la terreur et consacra des poèmes à dire ce qu'était pour elle la poésie : « une affaire de précision ». « Il faut, disait-elle, que dans le vers chaque mot soit à sa place, comme s'il y était déjà depuis mille ans, mais que le lecteur l'entende pour la première fois. C'est très difficile, mais quand on y parvient, les gens disent : “c'est de moi qu'il s'agit. C'est comme si c'était moi qui l'avais écrit” » (11).

1 : Cf. Lautréamont, « Poésies II », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, bibliothèque de La Pléiade, 2009, p. 280.

2 : Gor G., *Blocus*, Éditions Circé, Paris, 2010.

3 : a traduction française unique à ce jour, due à « un poète espagnol d'expression française », Henri Abril, qui vit à Moscou et écrit maintenant non seulement en français mais aussi en russe, et traduit des romanciers et des poètes.

4 : Jean-Baptiste Para a mis en exergue de sa préface à *L'Horizon est en feu*, Poésie/Gallimard 2005 cette phrase de Nadedja Mandelstam in *Contre tout espoir*, Paris, Gallimard, deux volumes, 1972.

5 : Saint-Pétersbourg a changé plusieurs fois d'appellation. Rebaptisée Petrograd de 1914 à 1924, puis Leningrad de 1924 à 1991, un référendum lui a rendu son nom d'origine en 1991.

6 : Cf. Ann Komaromi (Université de Toronto), « Dissidence ou Hérésie : la littérature soviétique d'opposition », 2012, paru dans la revue *Silène connectée au Centre de recherches en Littérature et Poétique comparée de l'Université de Paris X – Nanterre*. L'auteure distingue une littérature dissidente, selon les périodes de répression plus ou moins active à partir de la Révolution et une littérature hérétique, plus ancienne, faisant valoir ce qu'est « une poétique créative d'opposition qui n'est pas l'équivalent d'une confrontation politique ou civique ouverte. Andréï Siniavsky fera consister cette opposition à la génération suivante..

7 : Lacan J., “Nomina non sunt consequentia rerum”, 8 mars 1977, texte établi par J.-A. Miller, *Ornicar ?*, n° 16, automne 1978, p. 7.

8 : Lacan J., « Interview de Lacan sur la science-fiction », *La Cause du désir*, n° 84, Navarin éditeur, p. 8.

9 : Maurice Blanchot, *Lautréamont et Sade*, p. 63-64.

10 : Philippe Sollers dit la même chose dans *Éloge de l'infini*.

11 : Jean-Baptiste Para, *L'Horizon est en feu*, *op. cit.*, p. 11 : « D'un poète de l'inquiétude amoureuse, l'Histoire allait faire un poète d'une impressionnante envergure civique ».



---

# AGGIORNAMENTO DES ÉCOLES

## Aggiornamento à l'ELP

par Enric Berenguer

En réponse à l'invitation de Miquel Bassols à participer au débat sur l'Aggiornamento des Ecoles, lancé par Jacques-Alain Miller, je veux donner quelques avis en tant que président de l'Escuela Lacaniana de Psicoanálisis (ELP). [...]

**En ce qui concerne la question de la démocratisation des Écoles de l'AMP,** l'ELP a une position particulière, car notre École est probablement plus démocratique que d'autres. C'est dû à une proposition de JAM au moment de la rédaction des statuts : à la différence de ce qui figure dans d'autres statuts, le Président de l'ELP est élu par l'Assemblée. Il est vrai qu'il y a eu le plus souvent un seul candidat, mais il est arrivé qu'il y en ait deux et donc l'Assemblée a effectivement décidé. Il faut dire d'ailleurs que jamais il n'y a eu d'effets de division après une telle élection. [...]

**En ce qui concerne la question du respect des minorités dans l'École,** il faut dire que l'ELP est le résultat d'un processus de convergence entre groupes très divers (particulièrement à Barcelone et à Madrid) et que la fondation, d'abord de l'EEP-Espagne, puis de l'ELP, a constitué une réussite sans précédent dans notre pays. Cela a permis que la cause de la psychanalyse s'incarne pour chacun, indépendamment de sa trajectoire, dans un Un qui a été capable d'articuler le multiple d'une manière efficace et vive.

Par ailleurs, il ne s'agissait pas de quelque chose d'imposé. Je me souviens très bien des nombreuses, mémorables et interminables conversations qui ont eu lieu, avec la présence attentive et constante de JAM, permettant que personne ne se sente exclu, que toutes les sensibilités aient leur place. Il y a eu un respect scrupuleux des minorités et des singularités. Il faut dire que cela n'aurait pas été possible sans sa disponibilité, sa patience et sa ténacité. [...]

**Dans tous les cas, les statuts fixent un moment.** Jusqu'à quand cette interprétation incarnée sera-t-elle d'actualité ? Quand faudra-t-il penser à la modifier pour aller peut-être au-delà de ce qui était possible à une époque donnée, ou pour changer l'orientation en fonction d'une expérience suffisante ? [...]

Comme nous le savons, l'institué tend à l'*automaton*, il y a un oubli inévitable, un « s'oublier » (comme celui dont Lacan parle dans le Séminaire IV), un resurgissement des inerties. L'École a besoin d'être interprétée, réinterprétée, parce qu'elle-même est effet d'une interprétation. Le temps passe, les temps changent. Il y a des nouvelles générations qui n'ont pas été impliquées dans la fondation.

L'élection d'instances est une interprétation, un changement de statuts l'est aussi et même d'autant plus.

## ZADIG

**Maintenant Zadig surgit.** En outre, l'Année Zéro du Champ freudien inclut des questions telle que celle d'une réunification des enseignements. C'est une nouvelle situation, sous divers aspects. Une opportunité.

Depuis un temps, nous étions habitués à penser le Champ freudien comme structuré autour des Écoles de l'AMP, d'un côté, et autour de l'Institut du Champ freudien, d'un autre. Il s'agissait d'éléments avec lesquels nous essayions d'opérer de la meilleure manière possible, tout

en tenant compte des interactions entre ces deux axes constitutifs du champ. Examinant les effets que cette politique a eus au long de ces années, je considère que les effets positifs de cette extimité mutuelle entre École et Institut prédominent.

S'ajoute donc un troisième élément au nouage que l'on devra continuer à faire. [...] Si nous l'utilisons bien, Zadig est déjà en soi un élément de démocratisation, non pas des Écoles en tant que telles, mais il introduit un facteur de démocratisation extime dont les Écoles peuvent tirer bénéfice. En réfléchissant maintenant depuis la perspective de l'Espagne : pour s'inclure dans le réseau Zadig, il n'est pas nécessaire d'être membre de l'ELP ni partenaire d'un de ses sièges. Ainsi, on maintient séparées, d'un côté, les exigences que pose l'admission de membres et, d'un autre, la possibilité, voire l'invitation, à parler en son propre nom dans un réseau qui fait résonner chaque énonciation singulière. C'est une offre généreuse. Ces jours-ci nous pouvons lire les opinions les plus diverses, même opposées, dans *Lacan Quotidien*, et cette facilité, donnée aussi par la publication en différentes langues, me semble un élément important, caractéristique de ce mouvement de démocratisation.

Je trouve que le réseau Zadig est une opportunité de plus pour participer à l'action lacanienne, sans les limites que l'École impose comme telle, notamment prendre soin du bon usage des signifiants et des grades, tout en tenant compte de la question de la garantie – des aspects qui confèrent une certaine inertie à l'École.

Le besoin d'élargir l'action lacanienne, de la rendre plus agile, nécessite un cadre différent, plus léger sur certains points. L'ELP a mené des Forums très réussis, a revitalisé son FCPOL. Mais le réseau Zadig est né très léger et ouvre à la participation immédiate.

Ce réseau, même s'il n'est pas inclus dans l'AMP et justement parce qu'il ne l'est pas, représente aussi une opportunité pour les Écoles, dans la mesure où il a des incidences dans leur champ. Cela dépend, par ailleurs, de ce que nous saurons *faire avec* lui.

Faire un nœud requiert différentes cordes. Une de plus, ajoutée au binôme École-Institut, me semble quelque chose d'excellent. Mais, ce nœud il faut le faire et le refaire en chaque lieu. C'est là où notre responsabilité est localement en jeu et aussi un par un.

Ce que Zadig sera en Espagne et sa forme spécifique en Catalogne, comment s'articule l'un avec l'autre, les thèmes qu'il convient de traiter dans ce nouveau cadre, ce sont autant de questions ouvertes. Elles sont en train d'être discutées dans les réunions de Zadig et nous commençons à recevoir des rapports détaillés. L'ELP soutient ce réseau qu'elle ne dirige pas. Elle est concernée par lui.

L'ELP est particulièrement attentive en ce moment aux questions relatives à la place de la psychanalyse face aux nouvelles modalités du discours du maître, avec une attention particulière portée sur « la science » comme justification d'une rationalité biopolitique qui traverse tous les partis parlementaires, sans distinction de droite ou de gauche.

Quant à Zadig, de quelle manière, avec quels signifiants et à propos de quels signifiants, ce réseau interprétatif, tel que Jacques-Alain Miller l'a défini à Turin, interviendra-t-il ? Nous savons que les signifiants ont une vie propre et que parfois, quand nous croyons les choisir, c'est plutôt eux qui nous choisissent et nous conditionnent. Je n'ai pas de réponse immédiate à ces questions, mais je ne crois pas qu'il faille se précipiter pour y répondre, d'autant plus que le panorama politique, en Espagne en général et en Catalogne en particulier, est moins défini qu'on ne le pense. Dans tous les cas, l'offre de Zadig est ouverte et peut accueillir différents projets. J'espère et je souhaite que des membres de l'ELP s'impliquent activement en ce sens, en faisant des propositions au groupe *impulsor*.

*Extraits traduits par Valeria Sommer*

---

# Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



## ZADIG Y LOS POLITICOS

por Jacques-Alain Miller

*París, el 29 de Junio de 2017*

Andrés Borderías, de Madrid, me informa de un debate vigente en Facebook en el cual se cuestiona la condición de no ser miembro de un partido político para ser admitido a inscribirse en Zadig.

- 1) Dicha decisión, la tomé yo, en tanto que fundador de Zadig, después de un largo debate en el Foro de Bruselas del 22 de Abril.
- 2) La inspiración vino del texto de Simone Weil que forma parte de los textos de referencia de Zadig.
- 3) La opinión que tuvo mayor peso en el debate fue la de nuestra amiga Isabelle Durant, vicepresidenta del Parlamento europeo durante la 7ª legislatura y portavoz del partido Ecolo, partido francófono belga de los verdes. Dijo que ella, como mujer política, no iba a inscribirse en Zadig, pero que le interesaría debatir con los de Zadig en tanto personas que están ubicadas de manera distinta con respecto a la responsabilidad política.

El tema está resuelto. No reabriré el debate. Agrego dos cosas:

- 1) En una sociedad democrática hay muchos lugares, muchas asociaciones, con varias reglas de pertenencia, y es un abuso de lenguaje decir que uno es “excluido” cuando no responde a las condiciones de admisión. Este abuso de lenguaje es tanto más lamentable cuando lo cometen psicoanalistas que deberían conocer mejor el peso de las palabras.
  - 2) Cuando leo algunas protestas y el carácter hostil de su expresión me siento feliz de no compartir con esas personas una red política común. Además, reconozco algunas firmas que ya se han hecho famosas en el diluvio que desencadenó en Facebook la « Nota » de Alemán. Bueno, registro que se ha cristalizado en el Campo Freudiano una oposición interna al Año Zero. *Why not?* El Campo Freudiano no es un bloque. Lo deseable es que dicha oposición no se alargue.
-

# Aggiornamento en la ELP

**Enric Berenguer**

En respuesta a la invitación por parte de Miquel Bassols de participar en el debate sobre el Aggiornamento de las Escuelas, lanzado por Jacques-Alain Miller, quiero expresar algunas opiniones desde mi lugar actual como Presidente de la ELP.

Se trata de un debate que no se puede plantear aislándolo de las iniciativas surgidas desde el 13-M (Madrid). Entre las cuales se destacan la Movida Zadig y la Reunificación de las enseñanzas en el Campo Freudiano, en el contexto aún más amplio que constituye el Año Zero.

**En cuanto a la cuestión de la democratización de las escuelas de la AMP**, la ELP se encuentra en una posición particular, dado que la nuestra es quizás más democrática que otras. Esto se debe a una propuesta de JAM en el momento de la redacción de sus estatutos: a diferencia de lo que sucede en otros casos, el cargo de Presidente es elegido por la Asamblea. Es cierto que lo más a menudo ha habido un solo candidato, pero alguna vez ha habido dos y entonces la Asamblea ha decidido. Hay que decir, por otra parte, que nunca ha habido efectos de división tras una elección así.

En este sentido, se puede decir que la democratización en la ELP ha funcionado bien. Que el cargo de Presidente sea votado tiene un efecto positivo, permite implicar a la Escuela en una decisión importante de su vida como comunidad. A mi modo de ver, esa elección, como otras, contribuye a dar cuerpo a una comunidad de experiencia. Me atrevería a decir, incluso, que constituye un momento de interpretación de la escuela sujeto, tal como la entendemos a partir de la “Teoría de Turín”, formulada por Jacques-Alain Miller el 21 de mayo de 2000.

**En relación a la cuestión del respeto de las minorías dentro de la Escuela**, hay que decir que la ELP es el resultado de un proceso de convergencia entre grupos muy diversos (particularmente en Barcelona y Madrid) y que la fundación, primero de la EEP-España, luego de la ELP, constituyó un logro sin precedentes en nuestro país. Ello permitió que la causa del psicoanálisis se encarnara para cada uno, con independencia su trayectoria, en un Uno que fue capaz de articular lo múltiple de un modo eficaz y vivo.

Por otra parte, no fue para nada algo impuesto. Recuerdo muy bien las numerosas, memorables y también interminables conversaciones que tuvieron lugar, con la presencia atenta y constante de JAM, permitiendo que nadie se sintiera excluido, que todas las sensibilidades tuvieran su lugar. Hubo un respeto escrupuloso de las minorías y de las singularidades. Hay que decir que ello no hubiera sido posible sin su disponibilidad, su paciencia y su tenacidad.

No voy a entrar ahora en distinguir el proceso que llevó a la constitución de la EEP-España del que luego llevó a la constitución de la ELP, sería demasiado extenso. Pero creo que se puede decir que ambos fueron presididos por un mismo deseo de obtener una unidad capaz de anudar las múltiples formas con las que para cada cual se planteaba la cuestión de la causa analítica. La transferencia con Jacques-Alain Miller y con su enseñanza fue el elemento unitivo fundamental.

Ahora bien, la fundación de la ELP tuvo lugar hace ahora poco más de dieciséis años en Madrid. No creo que lo que necesite nuestra Escuela sea una mayor democratización. Tampoco creo que se necesite mayor reconocimiento de minorías. Aunque propuestas que se plantearan en este sentido en el marco general de las Escuelas de la AMP, cuya posibilidad ya ha evocado Miquel Bassols en este debate, definirían quizás otro horizonte.

En la ELP hay sensibilidades, hay efectos de grupo muy diversos, existe la tensión inevitable entre la transferencia con el psicoanalista y la transferencia con el psicoanálisis encarnado por la Escuela. Hay colegas que constituyen localmente referencias importantes. Todo ello tiene un campo abonado, por otra parte, en la estructura del Estado Español, en el que las comunidades y las ciudades tienen una vida propia muy intensa, diferencias muy acusadas, distancias grandes, más mentales que geográficas pero también geográficas.

Me parece, por otra parte, que en el momento del nacimiento de cada Escuela, tal como queda reflejado y fijado en sus estatutos y reglamentos, se produce una interpretación de lo posible y también de lo imposible, en relación a cómo una escuela naciente debe tener en cuenta las condiciones culturales y políticas, también geográficas e históricas, en las que se desarrollará su acción de un modo concreto.

**En todo caso, los estatutos fijan un momento.** ¿Hasta cuándo esa interpretación encarnada sigue siendo vigente? ¿Cuándo habrá que pensar en modificarla, quizás para ir más allá de lo que era posible en una época dada, o para cambiar el rumbo en función de una experiencia suficiente?

A mi modo de ver, la ELP respetó mucho la estructura fragmentada del Estado Español y apostó por un dispositivo central muy ligero. Una parte muy importante de la vida de la ELP pasa por sus comunidades, más bien incluso por sus sedes locales. Sin duda, la ELP como Una fija ciertas orientaciones, que se articulan sobre todo en torno a algunas convocatorias anuales. Cuando la transferencia de trabajo se produce en torno a estas citas, articuladas con cada propuesta de trabajo, resurge una *affectio societatis* específica, intensa, algo memorable que evoca siempre el momento de la fundación.

Hace tiempo que me pregunto si una reforma muy ligera de los estatutos, en algunos puntos muy concretos, pocos, podría favorecer más esta corriente, hacer más presente lo Uno de la Escuela en cada sede.

Me parece que el deseo para ello está, se nota en las Jornadas, en los encuentros de Elucidación de Escuela, en las asambleas, los Forums, en el entusiasmo con el que los miembros participan, por ejemplo, en la recientemente inaugurada página Web hacia las Jornadas de la ELP. Y creo que a esa corriente se le puede dar mayor fuerza y constancia con algunos cambios. Me refiero a matices en la composición y funcionamiento de Directorio, Directorio Ampliado y Consejo.

La rapidez con la que hoy día se producen las cosas, la inmediatez de lo local, contrastan demasiado, a veces, con los tiempos de la ELP como una. Pienso en pequeñas modificaciones destinadas a dar más fuerza a vectores que ya existen, sin quitar fuerza a otros, porque todos son igualmente necesarios.

Se trata, en todo caso, de un debate de largo alcance en el que debería participar toda la ELP.



Este Año Zero me parecería un buen momento para retomar la vena instituyente de la que nuestra Escuela es efecto. Como sabemos, lo instituido tiende al automatón, hay un olvido inevitable, un “olvidarse” (como aquél del que habla Lacan en el Seminario IV), un resurgimiento de las inercias. La escuela necesita ser interpretada, reinterpretada, porque ella misma es efecto de una interpretación. El tiempo pasa, los tiempos cambian. Hay nuevas generaciones, que no estuvieron implicadas en una fundación. Así como una elección de instancias es una interpretación, un cambio de estatutos lo es también y en mayor medida.

## ZADIG

**Ahora surge Zadig.** Y además, el Año Zero del Campo Freudiano incluye cuestiones como la de una reunificación de las enseñanzas. Es una situación nueva, en muchos aspectos. Una oportunidad.

Desde hace tiempo, estábamos acostumbrados a pensar el Campo Freudiano como estructurado en torno a las Escuelas de la AMP, por un lado, y en torno al Instituto de Campo Freudiano, por otro. Se trataba de elementos con los que tratábamos de operar de la mejor manera posible, teniendo en cuenta las interacciones entre uno y otro eje constitutivo del Campo. Examinando los efectos que esta política ha tenido a lo largo de los años, considero que predominan los efectos positivos de esa mutua extimidad entre Escuela e Instituto.

Se añade, entonces, un tercer elemento al nudo que habrá que seguir haciendo. Aún no sabemos muy bien cómo, o al menos yo no lo sé, porque estamos empezando. En todo caso, para mí no cabe ninguna duda de que se trata de un nudo. Nudo que, como siempre, se produce en torno a un agujero. Y precisamente porque se trata de un agujero, porque no hay Otro del Otro, la responsabilidad de cada cual y, ante todo, de las Escuelas y de sus miembros, está en juego.

Si lo usamos bien, Zadig es ya de por sí un elemento de democratización, no de las escuelas como tales, pero introduce un factor de democratización étimo que puede ser beneficioso también para las Escuelas. Pensándolo ahora desde la perspectiva de España: para incluirse en la red Zadig no es preciso ser miembro de la ELP ni socio de una de sus sedes. Así, se mantienen separadas, por un lado, las exigencias que plantea la admisión de miembros y, por otro lado, la posibilidad, incluso la invitación, de hablar en nombre propio en un red que hace resonar cada enunciación singular. Es un ofrecimiento generoso. En estos días podemos leer las opiniones más diversas, incluso encontradas, en *Lacan Quotidien*, y esta facilidad, que se da también en la cuestión de los idiomas de publicación, me parece que es un elemento importante, característico de este movimiento de democratización.

Se me ocurre que la red Zadig es una oportunidad más para la participación en la acción lacaniana, sin los límites que le impone a la Escuela, como tal, cuidar del buen uso de los significantes y de los grados, teniendo en cuenta la cuestión de la garantía. Aspectos que confieren cierta inercia a la Escuela.

La necesidad de ampliar la acción lacaniana, de hacerla más ágil, requiere un marco más diverso, más ligero en algunos puntos. La ELP ha llevado a cabo Forums muy exitosos, ha revitalizado su FCPOL. Pero la red Zadig nace muy ligera y abierta a la participación inmediata.

Dicha red, aunque no esté incluida en la AMP y precisamente por el hecho de no estarlo, es también una oportunidad para las Escuelas, en la que medida en que incide en su campo. Lo cual depende, por otra parte, de que sepamos *hacer con ella*.

Para hacer un nudo se requieren distintas cuerdas. Una más, añadida al binomio Escuela-Instituto, me parece algo excelente. Pero ese nudo hay que hacerlo o rehacerlo en cada lugar. Es ahí donde nuestra responsabilidad está localmente en juego y también uno por uno.

Lo que sea Zadig en España y su forma específica en Cataluña, cómo se articula lo uno con lo otro, los temas que conviene tratar en este nuevo marco, son cuestiones abiertas. Se están debatiendo en las reuniones de Zadig y empezamos a recibir informes detallados. La ELP apoya esa red que no dirige. Está preocupada por ella.

La ELP está particularmente atenta en este momento a cuestiones referidas al lugar del psicoanálisis frente a las nuevas modalidades del discurso del amo, con un énfasis particular en “la ciencia” como justificación de una racionalidad biopolítica que atraviesa a todos los partidos parlamentarios, sin distinción de derechas o izquierdas.

En cuanto a Zadig, ¿de qué modo, con qué significantes y sobre qué significantes intervendrá esta red interpretativa, como la definió Jacques-Alain Miller en Turín? Sabemos que los significantes tienen vida propia, y a veces, cuando creemos elegirlos, son más bien ellos los que nos eligen y nos condicionan. No tengo una respuesta inmediata para estas preguntas, pero no creo que haya que precipitarse a responderlas, tanto más cuanto que el panorama político, en España en general y en Cataluña en particular, está mucho menos definido de lo que parece. En todo caso, la oferta de Zadig se plantea como abierta y puede acoger distintos proyectos. Espero y deseo que miembros de la ELP se impliquen activamente en este sentido, haciendo propuestas al grupo impulsor.

---

---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*  
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – navarinediteur@gmail.com

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

*Rédacteur en chef* : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettistes* : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

**POUR ACCEDER AU SITE [LACANQUOTIDIEN.FR](http://LACANQUOTIDIEN.FR) CLIQUEZ ICI.**